

Ewa Małgorzata Wierzbowska

Université de Gdańsk

La séduction inscrite dans le roman. De *Texaco* de Patrick Chamoiseau

Pour être lu, il faut savoir séduire. Or, la séduction est inscrite dans tout texte littéraire. Chaque théoricien connaît cette règle ou cette vérité. Et le lecteur non expérimenté possède cette conscience même s'il ne sait pas la verbaliser. La langue de l'œuvre est toujours langue de manipulation, de séduction et de stratégie appliquée consciemment.

Et me voilà moi, une lectrice non expérimentée dans la littérature appelée postcoloniale devant le roman de Patrick Chamoiseau *Texaco*. Le texte de Chamoiseau vient d'un autre monde, d'une petite île émergeant de l'océan. Après avoir lu cent soixante quatorze pages une réflexion arrive – ce roman n'est pas à moi, je ne le comprends pas, je ne peux pas saisir son essence. Tout se dissipe, tout se dissout. Parfois j'ai l'impression que je touche quelque chose de proche, un moment passe et je me sens à mille années lumières. Résignée, je continue ma lecture contre mon gré. Encore cent pages et je dévore le texte puisque, enfin, je me sens au cœur du livre. Qu'est-ce qui s'est passé ? Il m'a séduit, ce roman de l'autre monde, puisque j'y ai trouvé des analogies par rapport à mon expérience personnelle. J'ai retrouvé dans ma mémoire des histoires racontées par ma grand-mère, des souvenirs personnels, des livres lus où règnent l'injustice et l'oppression. Les parallèles s'imposent.

Dans chaque lecture il y a une « part subjective et intime de l'appropriation, par bribes, de ce qui, des textes lus, fait écho en soi », appelée par Georges Nonnemacher *endotextualité*¹. Elle permet de retrouver des dimensions affectives et pulsionnelles de la subjectivité du lecteur². L'endotexte et l'intertexte compris largement, dans la perspective sémiotique et anthropologique, permettent d'interpréter l'œuvre littéraire. Moi, Européenne, je ne suis pas une lectrice qui a des compétences pareilles à celles de l'auteur. Est-ce que cela veut dire que mon interprétation est aberrante ? On pourrait dire qu'à cause du manque de compétences dans la lecture des textes postcoloniaux, pour moi, ce roman est un *texte fermé*, d'après la terminologie

¹ A. Godard, *De l'acte à l'expérience : la lecture comme effet*, « Acta Fabula », Automne 2005 (volume 6, numéro 3), URL : <http://www.fabula.org/revue/document1025.php>, la page consultée le 16 juin 2007.

² Ibidem.

d'Umberto Eco³. Mais Eco dit également : « Rien n'est plus ouvert qu'un texte fermé »⁴. Mes compétences, différentes de celles de l'auteur, me permettent d'engendrer des interprétations (vérités) ou des significations qui sont véhiculées par le texte pour moi-même. Il s'agit donc de voir dans quelle mesure le roman de Chamoiseau prévoit ma lecture. Il s'agit aussi de voir comment ma compétence idéologique « (qu'elle soit ou non prévue par le texte) intervient dans les processus d'actualisation des niveaux sémantiques plus profonds, en particulier les structures actantielles et les structures idéologiques »⁵. De premier abord nous observons dans quelle mesure des caractéristiques pragmatiques m'engagent « dans un jeu d'hypothèses sur le sens »⁶.

Mon horizon d'attente

La séduction est cachée derrière la notion *l'horizon d'attente*. Le paratexte où se noue explicitement le contrat de lecture soulève un coin de voile pour intriguer le lecteur et provoquer la lecture. Habilement accroupi, l'auteur ne montre que sa main en geste d'invitation. On suit ce signe presque inconsciemment. Qu'est-ce que me montre le paratexte chamoisien ?

Ma rencontre avec le roman de Chamoiseau commence à la couverture : elle est blanche avec une illustration dans un encadrement où domine un arbre couvert de feuilles brunes et rouges, au-dessous de l'arbre des gens de la peau différemment foncée tiennent des livres ouverts. Ils sont présentés dans une technique du collage, composés de plusieurs morceaux, ce qui peut indiquer la multiplicité d'influences qui fondent leurs chairs de même que leurs mentalités. Le fond bleu, l'eau, éclaircit cette totalité maintenue dans la tonalité brune. Les premières associations qui viennent me renvoient vers une île isolée (l'eau symbolise l'espace ouvert) habitée par des gens colorés qui cherchent leurs racines (livres : symbole du savoir ; arbre : symbole de la généalogie). Le titre *Texaco*, c'est un nom qui par sa structure me renvoie à deux noms : l'américain Texas et le mexicain Mexico, l'un évoquant la chaleur du Sud, l'autre, la métropole des pauvres. La dédicace découvre les maîtres de l'auteur – Édouard Glissant et Vera Kunderova, deux noms liés au postcolonialisme. Les citations (de Glissant et de Bianciotti) qui constituent l'épigraphe du livre montrent deux aspects, deux éléments importants : *primo*, le rôle de la femme dans la culture présentée, *secundo*, le lieu de l'activité des héros. L'auteur trace aussi le plan du roman en présentant l'histoire de l'île partagée en époques d'après la matière utilisée à la construction des maisons. Ce rythme des époques indiqué par le type des maisons est inhabituel et fait penser à une culture éloignée temporellement et géographiquement. Enfin, j'étudie la table des matières – les titres de chapitres : « Annonciation », « Le sermon de Marie-Sophie Laborieux »,

³ U. Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset, 2004, p. 71.

⁴ Ibidem.

⁵ Ibidem, p. 105.

⁶ A. Godard, op. cit.

« Résurrection » font référence à la Bible et précisément à la vie de Marie et de son fils, Jésus-Christ. Le sermon est une leçon morale racontée pour instruire. Le but didactique de cette partie, donc de presque tout le roman est indéniable. En évoquant une analogie avec *Le sermon à la Montagne*, l'auteur m'indique son but. Cette référence biblique établit la valeur du roman. Son importance est égale à celle de la Bible.

Code narratif et culturel

L'œuvre n'est pas un monument qui d'une façon monologique révèle son essence d'au-delà du temps. Elle est plutôt comme une partition orientée sur une résonance des lectures qui l'actualise. La parole qui s'adresse à l'interlocuteur doit créer un interlocuteur apte à l'écouter⁷. Dans le roman de Chamoiseau la création de l'interlocuteur capable d'écouter la parole se réalise à trois niveaux : dans le récit enchâssé la narratrice crée le Fléau-Christ qui écoute sa parole, puis la même narratrice crée un destinataire – L'Oiseau de Cham –, et enfin le narrateur-marqueur de paroles crée un destinataire virtuel. Il convient de noter que le rôle de la narratrice est doublement important : à part la création d'un interlocuteur elle joue plusieurs rôles (du sujet, du destinataire et de l'adjuvant) dans le schéma actantiel ce qui lui permet de réaliser son but : garder les racines

Les deux niveaux de l'œuvre, esthétique et historique, engagent l'attention du lecteur. Qu'est-ce qui suffit pour que le livre attire, pour que le lecteur s'identifie à la situation présentée ? Faut-il avoir les mêmes expériences pour saisir l'idée du roman ? Nous allons observer de quelle façon les codes du système de sympathie s'appliquent au bagage culturel d'une Européenne qui n'a qu'une connaissance médiocre des problèmes postcoloniaux. « Dessous l'Histoire, des histoires... » comme le dit le vieux Esternom à sa fille en justifiant, j'espère, mon approche personnelle.

Première histoire : La forme de la narration chamoisienne – l'histoire racontée par une vieille femme – répète un schéma connu et forme une structure évoquant les émotions fortes. Je me sens particulièrement séduite par la narration se référant aux souvenirs tendres de récits de ma grand-mère. Qui ne se rappelle pas cette scène – la grand-mère ou l'arrière-grand-mère et les jeunes autour d'elle écoutant les histoires passées. Ce tableau était quotidien dans la Pologne qui subissait l'oppression : les hommes tués ou emprisonnés à cause de leur participation aux insurrections, les femmes formant la conscience nationale des enfants par les récits. L'analogie avec l'histoire de la Pologne s'impose lorsque j'observe Marie-Sophie écrivant ses cahiers – à l'époque de l'annexion, la littérature servait à conserver la culture polonaise chassée par les oppresseurs. Et encore lors de la seconde guerre mondiale – Hitler et les nazis considéraient que les Polonais, les slaves en général, sont un peuple d'esclaves de moindre valeur que les hitlériens, race nordique. Les hitlériens voulaient éliminer toute la nation, germaniser les enfants représentant des traits

⁷ G. Picon, *Introduction à une esthétique de la littérature*, Paris 1953, p. 34, cité par : H.R. Jauss, *Historia literatury jako prowokacja*, IBL, Warszawa 1999, pp. 143-144, référence 66.

nordiques et tuer les autres. Garder la parole polonaise avait la même valeur que garder la mentalité créole close dans les cahiers de Marie-Sophie Laborieux. Les mêmes parallèles avec l'histoire polonaise se retrouvent dans la scène de la lecture d'un petit livre traitant de la liberté des Nègres dans une chambre fermée⁸. Cela rappelle la lecture en polonais, dans les universités volantes⁹ pendant l'occupation. On a payé le prix de la vie pour garder son identité nationale.

Deuxième histoire : L'histoire des maisons détruites et reconstruites à Texaco rappelle celle de la « roulotte de Drzymała », un paysan polonais ; il n'avait pas de droit de bâtir une maison en dur sur son terrain sous l'occupation prussienne. Il a donc acheté une roulotte qui est devenue sa maison ; chaque jour il l'a déplacée d'un mètre pour éviter l'accusation d'enfreindre la loi promulguée par l'envahisseur qui interdisait de bâtir une maison en dur. Un paysan polonais et une Négrresse de Texaco ont le même besoin de garder leur dignité et leur place sur la terre. Survivre et garder son identité : toute la force est dirigée vers ce but.

Troisième histoire : L'occupation russe a fini en 1989¹⁰ : je me rappelle bien l'obligation d'apprendre le russe, le manque de possibilité de voyager, d'obtenir un passeport, le manque d'alimentation, l'alimentation rationnée au moyen de tickets – un kilo de sucre par mois, un chocolat par mois pour un enfant, etc. Les queues sans fin pour acheter une paire de chaussures, avec un ticket bien sûr. Un souvenir de l'époque de l'adolescence : l'humiliation et la fatigue.

Le sentiment d'être opprimé connu grâce aux histoires racontées par ma grand-mère et grâce à mes propres expériences m'ont permis de saisir le sens de l'œuvre chamoisienne. Au cours de la lecture j'ai découvert qu'à la séquence d'événements dans *Texaco* répondent les événements de l'histoire de la Pologne ayant la même signification, étant de la même structure sémantique. Les événements différents qui se sont passés dans des lieux et des temps différents ont joué le même rôle. Dans mon expérience – mentale, émotionnelle et physique – les événements tels que l'annexion de la Pologne au XIX^{ème} siècle, la seconde guerre mondiale, l'occupation soviétique étaient les signes de l'oppression¹¹. L'oppression par les colonisateurs et l'oppression par les envahisseurs ne diffère pas du tout. Ces trois éléments sont

⁸ « Passé minuit, le mulâtre politisé (bien qu'il soit très peau-blanche, on le criait Chabin car son cœur était nègre) réduisait la flamme huileuse des quinquets, bouclait la porte, réclamait une paix-là, et portait son libelle fripé comme une hostie entre les tables. [...] De la situation des gens de couleur libres aux Antilles françaises » [T, 96].

⁹ Les étudiants se rencontraient avec les professeurs dans les maisons privées en les changeant tout le temps pour éviter la prison ou le camp de concentration.

¹⁰ L'imposition, après la seconde guerre mondiale, d'un système politique de même que du nom propre était l'action colonisatrice des blancs contre les blancs. Cf. l'article d'Ewa M. Thompson « Sarmatyzm i postkolonializm » (http://www.dziennik.pl/dziennik/europa/article46218/Sarmatyzm_i_postkolonializm.html, la page consultée le 1.05.2008).

¹¹ D'après Ewa M. Thompson, la dépendance de l'envahisseur reste autant dans la sphère économique que psychologique. Cf. son article « Said a sprawa polska » (http://www.dziennik.pl/dziennik/europa/article47614/Said_a_sprawa_polska.html, la page consultée le 1.05.2008).

des points communs avec la conscience opprimée du peuple créole de Martinique. Moi, j'ai découvert que j'ai une conscience d'un être colonisé¹².

Au niveau esthétique, c'est l'imagination du narrateur, le merveilleux mêlé à la réalité, puis la construction de l'identité qui attire mon attention. Le langage de la narratrice chamoisienne garde des constructions caractéristiques pour des conteurs, par exemple l'épithète métaphorique, la concession. Mais c'est l'antithèse et l'oxymore qui constituent la clef de voûte de sa narration. Tous les deux servent à organiser l'imaginaire magique de la narratrice. Cette manière de penser la vie est surprenante puisque je retrouve ici une naïveté et une fraîcheur à la fois primitives et enfantines. Il y a une certaine magie qui permet de rêver, de se détacher de la réalité. Grâce à ces images on peut revenir au passé où tout était possible – l'imagination enfantine créait les fantômes, les êtres merveilleux sans souci de les accorder avec la réalité perçue par les adultes. D'un côté, les gens regardent la télé, de l'autre, ils croient qu'un requin à deux jambes se promène parmi leurs cabanes, nous observons la coexistence de l'électricité et des diabesses lavant leurs jupes de dentelle dans le ruisseau. Cette facilité d'accepter des croyances primitives mêlées à la réalité du XX^{ème} siècle est surprenante et séduisante. Plongée dans l'univers irréel, imaginé de la narratrice, j'essaie de saisir le fil conducteur de son récit, de sa vision. La recherche et la construction de l'identité, le désir de la liberté s'infiltrèrent dans le cerveau et dans le cœur de la narratrice. Libre elle-même, elle ressent l'esclavage passé de son père et le revit profondément. Sa voix devient la voix de toutes les Nègresses et de tous les Nègres qui cherchent leur place dans la société et dans l'histoire. La lutte pour l'identité et la liberté est la lutte pour l'espace. L'espace devient la catégorie primordiale dans ce roman ce qui est d'ailleurs indiqué par le titre *Texaco* – le nom du quartier et de sa mère-fondatrice. Ce qui est visible au premier coup d'œil c'est l'opposition de l'espace présenté qui est partagé en *en-ville* et en *au-delà de la ville*. Cette opposition spatiale crée une opposition culturelle, opposition de valeur. L'*en-ville*, pour les « Nègres terrestres », est le symbole d'une vie similaire à celle menée par les békés et les mulâtres. L'*en-ville* fermée est le symbole de leur humiliation, de la bassesse de leur condition. Le dépassement de la frontière de l'*en-ville* apporte toujours une violation de l'ordre imposé par le pouvoir et ce qui en résulte, le danger réel. Il faut souligner que le fondement de *Texaco* est aussi le dépassement de la frontière, dans ce cas mentale. La lutte de la narratrice contre les représentants du pouvoir de l'*en-ville* qui détruisent les cabanes est dangereuse. En présence du danger réel la narratrice prend à l'égard de la mort une attitude appelée par Heidegger « la hardiesse » c'est-à-dire qu'elle mène une vie dans laquelle elle prévoit sa mort et où elle prend la responsabilité de sa vie. D'après Heidegger, seulement cette attitude constitue l'identité authentique. Marie-Sophie est la constructrice de sa

¹² Je suis d'accord avec Ewa M. Thompson qui remarque que la culture polonaise contemporaine reproduit tous les stéréotypes postcoloniaux. Cf. *ibidem*. Et je soutiens l'opinion de Dariusz Skórczewski que c'est aux chercheurs polonais de montrer que l'expérience de la Pologne est égale à celle des autres blancs colonisés, par exemple des Irlandais. Cf. D. Skórczewski, « Postkolonialna polska – projekt (nie)możliwy », *Teksty Drugie* 2006, n° 1-2.

vie. Dans son récit, elle organise la séquence d'événements en structure sémantique¹³. « Mais ne perdons pas le fil, et reprenons l'affaire maille par maille, avec si possible une maille avant l'autre »¹⁴. Le récit de la *Négresse de Quartier* organise l'univers passé, devenant le socle de la contemporanéité. L'évocation des textes culturels – les rites, les légendes – conduit à la découverte de l'identité. Nous observons de quelle façon, pas à pas, au fur et à mesure de l'écoulement du roman, l'expérience de l'héroïne qui accumule ou qui retient les expériences des autres, se transforme dans la culture et concrètement dans le texte : Marie-Sophie Laborieux écrit ses cahiers.

Pour comprendre le présent il faut plonger dans le passé : « La sève du feuillage ne s'élucide qu'au secret des racines » [T, 48]. Marie-Sophie, elle parle (et c'est invraisemblable) en théoricienne-anthropologue : « [...] mon intelligence de ma mémoire collective n'est que ma propre mémoire. Et cette dernière n'est aujourd'hui fidèle, qu'exercée sur l'histoire seule de mes vieilles chairs » [T, 48]. Elle confirme et elle est consciente que chaque individu reflète la mémoire et l'expérience des générations précédentes. L'importance des histoires anciennes est soulignée maintes fois. « [...] Le vieux nègre de la Doume révèle, dessous l'Histoire, des histoires dont aucun livre ne parle, et qui pour nous comprendre sont les plus essentielles » [T, 49]. Des hommes de force, « ils avaient mémoire des merveilles oubliées : Pays d'Avant, le Grand Pays, la parole du grand pays, les dieux du grand pays... » [T, 49]. Esternom, le père de Marie Sophie, souligne que la vie individuelle est un élément important de l'Histoire.

« Oh Sophie ma doudoune, tu dis "L'Histoire", mais ça ne veut rien dire, il y a tellement de vies et tellement de destins, tellement de tracées pour faire notre seul chemin. Toi tu dis l'Histoire, moi je dis *les histoires*. Celle que tu crois tige-maîtresse de notre manioc n'est qu'une tige parmi charge d'autre... » [T, 117].

De même une perspective n'est pas suffisante, ce qui se reflète dans la narration. C'est pourquoi l'annonciation est décrite comme les évangiles – d'après les auteurs particuliers. La narratrice ne permet pas de se contenter d'un point de vue, elle le multiplie ce qui rend l'histoire plus intéressante et complexe. Les versions du même événement indiquent la diversité perceptive et enrichissent les images qui se superposent l'une à l'autre. L'Histoire n'est pas une abstraction, mais des vies réelles dépendant l'une de l'autre. Esternom dévoile à sa fille qu'il faut vivre en n'oubliant pas le passé, en profitant du passé. « Il faut parler, raconter, raconter les histoires et vivre les légendes » [T, 228] puisqu'elles ont une énergie qui permet d'agir. L'homme ne subsiste que grâce à la mémoire :

« La parole de mon Esternom nous inscrivait dans une durée qu'aucune d'entre nous n'avait pu soupçonner. Elle vibrat au-dessus de son corps zombifié, comme une mémoire vivante. Je n'en percevais pas la portée, mais j'en pressentais l'importance obscurcie : au-delà de mon

¹³ K. Rosner, *Narracja, tożsamość i czas*, Kraków, Universitas, 2003, p. 48.

¹⁴ P. Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992, p. 21. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation, la pagination après le signe abrégatif : [T, page].

Esternom, cependant ma bataille pour fonder Texaco, elle me permettrait de produire pour moi-même l'énergie d'une légende » [T, 255-256].

La plus émouvante est la conscience de Marie-Sophie de ne pas avoir la possibilité d'enfermer dans des phrases les impressions éphémères produites par son père. Le langage est toujours boiteux, imparfait, il ne donne qu'un reflet faible de la richesse du psychisme humain et de ses émotions. Cette réflexion profonde, cette vérité indéniable est donnée par une femme dont la formation intellectuelle, littéraire s'appuie essentiellement sur quatre livres : La Fontaine, Rabelais, Montaigne et Lewis Carroll. Ajoutons que la narratrice se réfère à d'autres auteurs : Rimbaud, Lautréamont, Hugo, Baudelaire, etc. qui assurent une certaine intimité intellectuelle de même que les références bibliques. La narratrice réfléchit à la façon de communiquer les sentiments les plus profonds. Elle observe qu'il est parfois impossible de déterminer de quelle façon telle ou telle information était transposée. La communication c'est aussi la langue du corps, souvent involontaire : « Comment me confia-t-il ? Une tristesse de fond de gorge ? Un cil battant l'alarme d'une larme refoulée ? Une chanson sans veut-dire si ce n'est la douleur ? Comment me le confia-t-il ? » [T, 103].

La constitution de l'identité dure du début jusqu'à la fin de la vie ou à la fin de la narration¹⁵. L'histoire décrite par Marie-Sophie Laborieux dans ses cahiers reconstruit le processus de sa constitution. L'histoire rappelée par le narrateur-écrivain achève la recherche de l'identité par le peuple créole de Martinique. Ces deux niveaux de recherche de l'identité s'entremêlent. La création de l'identité se réalise, entre autres, par la négociation avec la société parce qu'un homme a besoin d'être accepté par la société, cette acceptation devient la condition *sine qua non* de l'identité accomplie¹⁶. Le Fléau-Christ représentant l'*en-ville* confirme l'identité de Marie-Sophie Laborieux et celle de Texaco.

Conclusion

Mon attention primaire, définie par Genette comme le « degré minimal »¹⁷ a identifié le roman de Chamoiseau comme digne d'être lu. La réception secondaire liée à l'imprégnation culturelle permet de l'apprécier comme une mythologie créole. Mon espace communicatif est strictement déterminé, mon vocabulaire aussi. Mes *ici* et *maintenant* de même que mon passé ont formé mon vocabulaire applicable, ce qu'on a bien vu, au roman de Chamoiseau. Mon interprétation n'est rien d'autre que la confrontation du texte avec ma propre expérience et ce qui suit, ma compétence. On voit bien que cette interprétation déplace le roman de Chamoiseau dans un espace communicatif différent¹⁸, c'est-à-dire opère une décontextualisation. Pour moi, le roman de Chamoiseau est saisissable au niveau de l'impression et cela me satisfait entièrement. Ma lecture a changé au cours des pages lues pour devenir

¹⁵ K. Rosner, op. cit., pp. 22-23.

¹⁶ Ibidem, p. 36.

¹⁷ G. Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Seuil, 1997, p. 224.

¹⁸ M.P. Markowski, *Interpretacja i literatura*, „Teksty Drugie” 2001/5, p. 55.

un vrai plaisir, marqué souvent par l'empathie. Il est sûr que je ne suis pas la lectrice souhaitée qui sait saisir toutes les références incluses dans ce texte. Pour moi, *Texaco* est l'histoire du réveil de la dignité, de la création de son identité dans des conditions extrêmement difficiles. Cette force énorme de persister, de retenir la mémoire, garder la légende, les racines de sa vie, de sa famille, de son peuple enchante et émeut. Le mélange de croyances primitives, de merveilleux et de la réalité du XX^{ème} siècle est surprenant. J'ai l'impression que dans l'univers chamoisien fonctionnent deux temps à la fois, le temps passé se révélant par les croyances et le temps présent qui l'absorbe et qui accepte cette coexistence. L'antithèse est la catégorie principale de cet univers. Mais ce caractère antithétique n'est ressenti que par moi-même puisque pour la narratrice il n'y a aucun hiatus dans sa perception de la réalité. L'histoire de Marie-Sophie Laborieux est une chaîne qui lie le passé et le présent, qui permet à tous les Créoles de dire qui ils sont, d'où ils viennent. Dans son roman, *Chamoiseau* rétablit les racines du peuple de Martinique, permet de plonger dans le passé pour puiser la dignité et la force. Et cela me séduit.